



FACULTY OF ARTS

LAMARTINE: SES IDEES SUR L'ART  
ET LA LITTERATURE

*Par*

LOTFY FAM

---

*Reprint from the bulletin of the Faculty of Arts,  
Alexandria University Vol. XI — Dec. 1957*

---

ALEXANDRIA UNIVERSITY PRESS  
1958



## Présentation

L'auteur de l'article qui suit est Loffy FAM (Né à Alexandrie d'Egypte en 1918. Décédé à Cannes, France, en 1982). Auditeur à l'Ecole Pratique des Hautes Etudes (1949-1950). Docteur ès-Lettres de l'Université de Paris. Thèse : *Voyage en Orient de Lamartine. Etude de langue et de style*. (1953) Professeur d'histoire de la littérature arabe à la Sorbonne.

- Deux ouvrages tirés de ses travaux :

***Lamartine. Voyage en Orient. Edition critique avec documents inédits,***  
542 pages. Librairie Nizet. Paris, 1959.

***Lamartine prosateur. D'après le Voyage en Orient,***  
564 pages. Editions Nizet. Paris, 1971.

- Un article publié dans le bulletin de *Alexandria University Press, Faculty of Arts*, décembre 1957.

Titre : ***Lamartine : ses idées sur l'Art et la Littérature.*** (Pages 57-84 de ce bulletin) ; reproduit intégralement ci-après.

Article divisé en deux chapitres : *L'esthétique de Lamartine*, et : *Jugements littéraires*. Des mots ou expressions y sont restitués au regard de Lamartine, tels que : *théorie du beau, théorie du laid, Art pour art, reflet de la Nature, admiration, imagination, paysage, poésie, prose, éloquence, critique littéraire*, etc.

Très nombreuses notes de bas de pages de L. Fam. Notamment pour ses références au *Cours familier de Littérature* (CFL), cette impressionnante collection de souvenirs, de réflexions et de portraits publiée par Lamartine dans les quinze dernières années de sa vie. Dans l'article qui suit, près de 200 notes, dont plus de la moitié, relatives au CFL.

Caractéristique que L. Fam donne de Lamartine : « Ce qui distingue l'idéalisme lamartinien, c'est qu'au lieu d'être un art de raffiner les choses, c'est uniquement une manière de les sentir. » (p.59)

L'une de ses multiples citations de Lamartine : « *Je ne fus jamais qu'un amateur désœuvré du beau.* » (p.79)

Et, une autre citation qui témoigne de la relation, constante chez Lamartine, de la Poésie et de la Politique : Le 4 mars 1848, il répond à des étudiants qui le remerciaient d'avoir conservé le drapeau tricolore et qui « reconnaissaient qu'en lui les qualités du poète n'excluent pas celles de l'homme d'Etat. » [...]

« *Cette épithète de poète que mes ennemis peut-être ont lancée pour me nuire, je l'accepte, messieurs, et si la Providence voulait que quelques rayons de gloire vinssent illuminer les dernières années de ma vie, je serai encore heureux de me reconnaître coupable du crime de poésie ! Eh ! que faisons-nous donc messieurs, que fait aujourd'hui notre pays, si ce n'est la plus sublime de toutes les poésies ?* » La République! (p.81 ici, et p.79 de *Trois mois au pouvoir par M. de Lamartine*, Paris, 1848)

P.S. : Information qui ne figure pas dans le présent article de L. Fam car ce n'est pas son sujet : il est le père de Nagui Fam, animateur et producteur de radio et télévision, bien connu sur nos écrans ! Né en 1961 à Alexandrie d'Egypte.





# LAMARTINE : SES IDEES SUR L'ART ET LA LITTERATURE

Par

L O T F Y F A M

## A. — L'ESTHETIQUE DE LAMARTINE

### 1. Le Beau et l'Art

Puissance, mystère, divinité, tout est dans la beauté et elle est partout. "La beauté, dit Lamartine, est la royauté de la nature".<sup>1</sup> Elle est, d'ailleurs, "absolue en elle-même".<sup>2</sup> Ceux qui prétendent que la beauté est arbitraire, en ont une conception "courte".

**Le beau idéal :** "Il n'y a [rien] de complètement beau que ce qui est idéal"<sup>3</sup> — et "l'idéal n'est que de la vérité à distance".<sup>4</sup> Le beau, pour Lamartine, est essentiellement lié au *vrai*. "J'abhorre le mensonge, dit-il, et l'effort en tout, mais surtout en admiration".<sup>5</sup>

---

1. *Cours Familier de Littérature*, T. 9, Entretien 49, p. 7. — cf. Entretien 16 p. 322. Par la suite, cet ouvrage sera désigné par l'abréviation : *C.F.L.*

2. *C.F.L.* Ent. 16, p. 321. La beauté, ajoute Lamartine, "résulte de quelques rapports mystérieux entre la forme et le fond de toutes les choses morales ou matérielles, rapports qui ont été établis par Dieu lui-même".

3. *Voyage en Orient*, I, 97. — Par l'abréviation : *V. en O.*, nous désignons l'édition de 1845.

Chateaubriand consacre un chapitre du *Génie du Christianisme* — 1802, T. II, 188-190, à la théorie du beau idéal. Ainsi, Chateaubriand dénonce le désir de tout peindre et estime que le beau idéal est, avant tout, l'art de "choisir" et de "cacher". Voir A. Poirier, *Les Idées artistiques de Chateaubriand*, Thèse, Paris, 1930, p. 35.

4. Cité par Deschanel, *Lamartine*, T. II, p. IV.

5. *V. en O.* I, 119. — Selon Platon, le beau n'est que "la splendeur du vrai" — cité par Lamennais qui ajoute: "Le Beau et le Vrai étant identiques par leur essence, point de beauté sans vérité..." (T. III, 462-64) Voir Le Hir, Thèse, p. 3, 7. — V. Cousin remania son cours professé en 1836 et publia son ouvrage séduisant "*Du vrai, du beau et du bien*" (1853). Il avait commencé en 1825 une *Traduction de Platon* qu'il acheva en 1840.

Mais, "dans ce triste monde", on est parfois obligé de recourir à l'imagination, pour ne "rien voir au grand jour du soleil, à la lumière du présent; [...] l'illusion en toutes choses est un élément,<sup>1</sup> du beau, excepté en amour et en vertu".<sup>2</sup>

Selon lui, l'imagination est loin d'être du mensonge. Au contraire, "l'imagination de l'homme est plus vraie qu'on ne le pense; elle ne bâtit pas toujours avec des rêves, mais elle procède avec des assimilations instinctives de choses et d'images qui lui donnent des résultats plus sûrs et plus évidents que la science et la logique".<sup>3</sup> — Non content de ce que la nature visible lui offre, il se laisse emporter par son "imagination dépassant toujours la réalité".<sup>4</sup>

"Mon imagination, écrit-il ailleurs, qui va toujours trop loin [...] me ménage sans cesse de tristes surprises : elle promet plus que la réalité ne peut tenir!".<sup>5</sup>

Dans son culte du beau, y a-t-il une volonté réellement consciente de sa part ? Faguet nous dit que Lamartine "a la faculté de ne point voir le laid, et qu'il vit dans l'illusion éternelle de la beauté"<sup>6</sup>. — Mais, c'est presque malgré lui, c'est le mouvement instinctif de son âme. Il s'élance d'un plein vol et sans effort vers le plus haut degré de l'échelle du beau et "la matière vue de si haut est comme le ciel vu d'en bas : elle se teint d'azur".<sup>7</sup>

On peut se demander aussi si le sentiment du beau chez lui n'est pas au fond une "négation du réel", selon l'expression de Cousin<sup>8</sup> — ou

---

1. Dans le manuscrit, Lamartine avait écrit : "un élément indispensable..."

2. *V. en O.* I, 97. — "L'histoire des hommes, ajoute-t-il, a besoin des nuages du passé et des prestiges de la distance pour attacher et séduire nos pensées.—"

3. *V. en O.* I, 382, 383.

4. *Ibid.* I, 476.

5. Cité par R. Doumic : "*Carnet du voyage en Italie*", dans le *Correspondant* du 25 juillet, 1908, p. 278.

6. Faguet, *XIX<sup>e</sup> siècle*, p. 84, 85.

7. *Ibid.* p. 86.

8. "L'idéal, écrit Cousin, dans le beau comme en tout, est la négation du réel, et la négation du réel n'est pas une chimère, mais une idée." (*Du Beau réel et du Beau Idéal*, 1818) dans *Fragement Philosophiques*, éd. 1826, p. 348. - cité par M. Matoré : *Art et Artiste*, p. 125.

plutôt un "art de choisir et de cacher"<sup>1</sup>, selon la définition du beau idéal par Chateaubriand.

Mais, c'est inconsciemment encore qu'il "choisit" le beau et qu'il "cache" le laid si bien que lorsqu'on lit ses descriptions et ses portraits, on a l'impression qu'il est "bien décidé à marcher de surprise en émerveillement".<sup>2</sup>

Lamartine nous montre, néanmoins, qu'il a conscience de sa prédilection pour le beau : "Je ne veux voir, dit-il dans le *V. en O.*, I, 119; que ce que Dieu ou l'homme ont fait beau; la beauté présente, réelle, palpable, parlante à l'œil et à l'âme." Ce ton décidé reparait vingt ans plus tard : "nous ne citerons, dit-il, que les belles choses"<sup>3</sup> — Et les laides! se demande-t-on : "Les mauvaises n'ont pas besoin d'être jetées à l'oubli, elles meurent d'elles-mêmes."

Sainte-Beuve<sup>4</sup> rapproche cette conception de Lamartine de celle de Wordsworth qui pense que "le poète est sur terre pour revêtir par le langage et par le nombre tout ce que l'âme aime et admire." Mais, ce qui distingue l'idéalisme lamartinien, c'est qu'au lieu d'être un art de raffiner les choses, c'est uniquement une manière de les sentir. Voilà son originalité.

Le beau est étroitement lié à l'admiration et plus particulièrement chez lui; car les jugements et les impressions se fondent tout naturellement dans son esprit. Ainsi, accorde-t-il une place éminente à l'admiration, "la plus sublime des facultés de l'homme" (*C.F.L.*, Ent. II, p. 97). "Il n'y a rien, écrit-il encore plus loin, de plus grand que

---

1. "Toujours cachant et choisissant, retranchant ou ajoutant [les poètes] se trouvèrent peu à peu dans des formes qui n'étaient plus naturelles, mais qui étaient plus belles que celles de la nature; et les artistes appelèrent ces formes le beau idéal. On peut donc définir le beau idéal : l'art de choisir et de cacher." *Génie du Christianisme*, O. C., XIV, p. 305. — cf. Walker, p. 51.

2. R. Doumic, *Loc. cit.* — cf. la note de Ch. Salzani dans la *Revue de Paris* du 15 oct. 1938, p. 478, 479.

3. *C. F. L.*, Ent. II p. 97.

4. Sainte-Beuve : *Portraits Contemporains*, I, 241. Il ajoute que Lamartine atteint les hauteurs du beau idéal, "d'un seul essor, en vue de tous", tandis que Wordsworth, pour y arriver, "se dérobe par des circuits nombreux, compliqués". — Cf. les mêmes pages dans *La Revue Des Deux Mondes* du 1<sup>er</sup> mars 1836, p. 624, à propos de *Jocelyn*.

l'admiration ; elle est plus grande même que le génie ; car elle est le génie désintéressé de soi-même, l'amour pour l'amour..., la charité parfaite transportée du christianisme dans l'art, le beau pour le beau." (C. F. L., T. 13, Ent. 76, XXXVII, p. 228).

Peut-être y aurait-il derrière le choix du beau et du grandiose une idée qui lui tient à cœur : la nature image de son créateur. Ainsi, il ne veut nous faire voir que les paysages dignes de Lui : "il faut faire voir, écrit-il dans le *V. en O.* (I, 518), à l'âme jeune, les grandes et belles scènes de la nature, pour que l'image qu'elle se forme de son auteur soit digne d'elle et de lui !" D'ailleurs, "cette beauté physique et matérielle se traduit pour elle [l'âme jeune] en sentiment de *beauté morale*" (*ibid.*)

Sainte-Beuve ne manquera pas, dans ses *Poisons*<sup>1</sup> d'attaquer cruellement cette attitude de Lamartine : "Tous ceux qui approchent Lamartine s'accordent à dire que c'est le moins franc, le plus menteur des hommes. [...] Il y a en ce monde le bien et le mal, le vrai et le faux ; le propre de Lamartine est de ne ressentir bien vivement et de ne discerner ni l'un ni l'autre, mais de les confondre dans des flots de vaste éloquence. C'est un élève des Jésuites, il n'a rien de Pascal."

En le traitant ainsi, Sainte-Beuve critique l'écrivain. il oublie l'homme et son âme.

Le beau idéal est le rêve de l'artiste ; celui-ci achève "par l'imagination l'œuvre de Dieu !" <sup>2</sup> mais il faut que l'intervention de l'artiste soit délicate et insensible. Ce beau idéal, l'artiste "qui en approche le plus dans l'éloquence ou dans la poésie, est le maître de de la raison, du cœur ou de l'imagination des hommes." <sup>3</sup>

Mais, pour atteindre à ce degré, l'artiste doit s'élever au-dessus de la région des sensations, jusqu'à la région de la pure intellectualité ; c'est là que l'homme "cesse, pour ainsi dire, d'être homme pour devenir artiste." <sup>4</sup>

---

1. Sainte-Beuve, *Cahiers Intimes Inédits (Mes Poisons)* p. 85 — Sur Lamartine p. 79-89. éd. V. Giraud, Paris, Plon-Nourrit, 1926, in 18, XIX - 239 p.

2. C. F. L. T. VI, Ent. 36, p. 412. — Sainte-Beuve est plus précis ; "s'il faut presque toujours que l'art intervienne pour accomplir ce qui n'est que commencé et épars dans la nature [...] il ne faut jamais qu'il lui prête "main-forte", pour ainsi dire." (*Chateaubriand et son groupe littéraire*, I, 209). Pour Gautier, l'art ne doit pas "reproduire la nature, mais l'apparence et la physionomie de la nature. Tout l'art est là". Cité par Sainte-Beuve: *Nouveaux Lundis*, VI, 322.

3. *Ibid.*

4. C. F. L., T. VII, Ent. 41, p. 378.

Le beau en littérature, c'est de toucher le cœur. "Le grand artiste se dissèque intrépidement lui-même pour peindre, pour sculpter, ou chanter les palpitations les plus douloureuses de ses fibres sans les sentir pendant qu'il les dénude à tous les yeux."<sup>1</sup> Il ne faut donc pas que le pathétique dégénère en torture ou en grimace. Même dans la douleur, l'artiste doit toujours "conserver la beauté". (*Ibid.* p. 379).

"L'imitation de la nature, écrit-il à Stendhal, le 19 mars 1823, n'est pas le seul but des arts; le beau est avant tout le principe et la fin de toutes les créations de l'esprit".<sup>2</sup> L'art et le beau<sup>3</sup>, l'un n'existe pas sans l'autre. "Tout art véritable a pour objet le beau"<sup>4</sup> qui est "son élément éternel".<sup>5</sup>

Ainsi, Lamartine se manifeste partisan fervent de la théorie antique de l'art qui prône "la loi du beau" et la supériorité de l'art intellectuel par rapport à l'art des sensations.<sup>6</sup>

**L'Art pour l'art :** Il réfute énergiquement et catégoriquement la loi moderne qui professe "l'art pour l'art", hérésie et sacrilège "que quelques grands artistes de notre époque ont voulu" substituer à la

---

1. C.F.L. — Ainsi Lamartine trouve que le beau, dans *le Génie du Christianisme* "n'est pas du vrai beau encore [...] parce que cela enivre au lieu de toucher [...] parce que les larmes [qu'il nous fait verser] sont des larmes de nos nerfs et non pas des larmes de nos cœurs." Ent. 23, p. 435. — cf. T. 27, Ent. 161, p. 310. Lamartine s'explique le succès inattendu de ses *Premières Méditations* par le fait qu'il était "devenu plus sensible, plus sérieux et plus vrai. C'est là le véritable art: être touché, oublier tout art pour atteindre le souverain art, la nature." (Préf. des *Premières Méditations*, 2 juillet, 1849 — p. 18) — cf. C. F. L. T. V, Ent. 30, p. 396.

Plus tard, Pellissier reprochera à Lamartine cette conception: "Quand Lamartine dit que l'art véritable est d'être touché, il confond deux choses bien différentes: le véritable artiste est plutôt celui qui, dominant son émotion, l'exprime dans une forme parfaite." (*Le Mouvement Littéraire au XIX<sup>e</sup> Siècle*, p. 131). Il nous semble que Pellissier oubliait que Lamartine, dans sa déclaration, exigeait la sincérité de l'écrivain et condamnait l'artifice.

2. v. Robert (Pierre) *Les Poètes du XIX<sup>e</sup> Siècle*, p. 110 — Paris, Dupont 1899 in 12, 458 p.

3. Villemain, esprit hardi mais mesuré, exerçant une grande influence sur les romantiques de 1827, fut salué par *le Globe* comme "ami du beau sous quelque forme qu'il se présente". (cité par Canat, *La Littérature Française au XIX<sup>e</sup> siècle* 1,50).

4. C. F. L. T. VI, Ent 36, p. 412. — "L'art, c'est la beauté" ... dit Gautier, *R. D. M.* 1er avril 1841, 4<sup>o</sup> série, T. II, p. 126.

5. C. F. L. T. X, Ent. 57, p. 190.

6. cf. C. F. L. T. VII, Ent. 41, p. 379.

“loi du beau dans l’art [...] en cherchant l’expression dans la seule vérité imitative [...] et en inventant ce paradoxe artistique et littéraire qu’ils ont appelé “*l’art pour l’art* !”<sup>1</sup>.

Lamartine reproche à cette école de réduire l’art “à un calque servile de la nature<sup>2</sup>, belle ou laide, sans préférence et sans “choix”<sup>3</sup>. Elle célèbre “la théorie du laid [qui] est la parodie de la nature”<sup>4</sup>; “c’est un sophisme” que de placer “le beau en bas au lieu de le placer en haut”<sup>5</sup>. D’ailleurs, “cette école ment à la morale autant qu’elle ment à l’art. [...] L’art véritable est le *Sursum corda* des sens de l’homme, comme la vertu est le *Sursum corda* de l’esprit et du cœur. [...] Le beau est la vertu dans l’art”<sup>6</sup>.

Lamartine reproche encore à cette théorie de ravalier “l’art en ne lui donnant pour objet que lui-même” et de le réduire à “un jeu d’esprit, un matérialisme de mots”<sup>7</sup>. Il doit être le “divin spiritualisme des pensées, la plus sainte aspiration de l’âme”<sup>8</sup>.

---

1. C.F.L., Ent. 41, p. 379. La théorie de l’art pour l’art a eu un vif succès entre 1840 et 1850. Parmi ses partisans, on compte : Laprade, Th. de Banville et surtout Gautier, le défenseur le plus convaincu de cette théorie dont il a atteint la perfection dans *Emaux et Camées* (1852). — “Impassibilité, objectivité, soumission à la vérité, tels sont les commandements de l’école de *l’art pour l’art*”, Matoré, thèse, p. 198.

2. “Jetons bas ce vieux plâtrage qui masque la façade de l’art! proclame Hugo, il n’y a ni règles, ni modèles, ou plutôt il n’y a d’autres règles que les lois générales de la nature”. (V. Hugo, *La Préface de Cromwell*).

3. C. F. L., T. VI, Ent. 36, p. 412. Il ajoute que cette école “trouve autant d’art dans l’imitation d’un crapaud que dans la transfiguration de la beauté humaine en Apollon du Belvédère”.

4. C. F. L., Ent. 41, p. 379.

5. C. F. L., Ent. 36, p. 413.

6. *Ibid.* Cf. Lamennais, en 1843: “Le vice, en effet, et le laid se correspondent, s’appellent l’un l’autre par une affinité semblable à celle qui unit le Bien et le Beau”. (*Amschaspands et Darvands*, p. 308-309) cité par Le Hir, thèse, p. 8,9.

7. C’est ce que Gautier a fait dans *Emaux et Camées* (1852) où il demandait ses effets uniquement à la forme des vers: “rien pour la pensée, ni pour le cœur, mais des études directes de la réalité” dans une forme très travaillée. Déjà, les disciples de Chénier, amants de l’Art pur, ranimaient vers 1830, la querelle entre l’idée et la forme. Rêvant d’une conciliation, l’*Artiste* écrivait en 1836: “La forme, c’est le vêtement et la parure des arts dont la moralité est le but. La forme, c’est l’enveloppe de l’art dont la pensée est l’âme. La pensée et la forme, c’est l’art complet, l’art social”.

8. C. F. L. T. VII, Ent. 41, XIX, p. 379,380. Cf. Lamennais qui trouve que l’art pour l’art est dénué d’intérêt: “Se figure-t-on un art qui ne soit bon à rien?” (*Esquisse d’une Philosophie*, T. III, 134) cité par le Hir, thèse p. 4.

Lamartine déclare enfin que "le plus grand artiste, en tout genre, n'est donc pas celui qui manie, avec le plus d'habileté technique, la phrase.<sup>1</sup> le son, le pinceau, le marbre, mais celui qui exprime le plus de cette essence divine, LE BEAU, dans ses ouvrages".<sup>2</sup>

Il précise ainsi sa théorie : "Notre théorie à nous, e'est *l'art pour le beau*"<sup>3</sup>. C'était la théorie des Anciens. "C'était la théorie d'Homère, la théorie de Platon, la théorie de Virgile. [...] Telle était aussi la pensée de Goethe : c'était l'idolâtrie du beau. Elever l'homme au beau, c'était selon lui, élever l'homme à la vertu."<sup>4</sup>

Par cette attitude, Lamartine se montre essentiellement classique et repousse catégoriquement le réalisme des romantiques. Mais, si la théorie de "l'Art pour l'art" entraîne la prédominance abusive de la forme, recherchée pour elle-même, et dépouille, pour ainsi dire, l'œuvre littéraire de toute idée, elle n'est pas dénuée de certains intérêts. Elle "a restauré le sens de la beauté dans une époque troublée par le mysticisme de l'art social et par les platitudes du réalisme. [Elle] a réagi contre la banalité odieuse de la littérature personnelle, caricature du romantisme, et [elle] a préparé cette magnifique renaissance de la poésie et du roman qui va triompher sous le second Empire."<sup>5</sup>

---

= A cette objection, Gautier répond par ce dialogue : "A quoi cela sert-il ? — Cela sert à être beau. N'est-ce pas assez ? Comme les fleurs, comme les parfums." (*Préf. d'Albertus*, oct. 1832, T. I, p. 82, 83, cité par M. Bruneau T. XII, p. 259, n. 4).

C'est par réaction contre le romantisme lyrique que les partisans de cette théorie exaltent la forme et sa prédominance. Leur argument préféré s'inspire de la sculpture grecque. Un marbre vaut par la beauté des lignes, *même s'il n'exprime rien*. Leconte de Lisle et Flaubert reprendront cette théorie et chercheront à réaliser, par des mots, la beauté de l'œuvre littéraire. (v. Canat, *La Littérature française au XIX<sup>e</sup> Siècle*, T. I, p. 155).

1 Cf. Lamennais : "... rechercher la forme pour la forme même, ou en d'autres termes, réduire l'Art à l'un de ses éléments, la forme pure, ce n'est pas le mutiler, c'est le détruire radicalement." (*Esquises d'une Philosophie*, p. 373-376).

2. C. F. L. Ent. 36, p. 413, 414.

3. C. F. L. T. VII, Ent. 41, XIX p. 379.

4. C. F. L., T. VII, Ent. 41, XIX p. 379 — 380.

5. Canat, *La Littérature française au XIX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Payot, 1921, in 16, 2 vol. — T. I, p. 159.

**La séparation des arts :** "Chaque art a son langage"<sup>1</sup> avec lequel il parle à la pensée de l'homme et à son âme. De tous les arts, Lamartine préfère la musique car c'est l'art qui "se rapproche le plus de la parole". Phidias et Raphaël sont "deux grands littérateurs de la pierre ou de la toile qui ont parlé aux siècles par la main au lieu de parler par les lèvres."<sup>2</sup>

Mais, il se proclame catégoriquement pour la séparation des arts. "Ce n'est que pour le vulgaire, dit-il, qu'un art se popularise en se mésalliant. Que penseriez-vous de la sculpture qui emprunterait les couleurs de la peinture pour rendre les divines formes de Phidias plus semblables aux figures coloriées devant lesquelles s'extasie l'ignorante multitude de nos places publiques ? [...] Vous penseriez que ces deux arts sortent des conditions propres que la nature leur a assignées, pour produire plus d'effets peut-être ; mais quels effets ! des effets grossiers, sensuels, des enthousiasmes de populace, au lieu des extases de véritables amateurs d'élite. Or, en fait d'art, la sensation est "dans la foule, mais le jugement est dans l'élite."<sup>3</sup>

Lamartine reproche, ainsi, à l'opéra<sup>4</sup> de faire appel à un "groupe d'arts confondus sur la scène, afin de produire sur la multitude un prestige souverain à l'aide de tous ces prestiges réunis." Mais, poursuit-il, "quelle que soit la force irrésistible de cette impression des arts coalisés sur notre nature, [...] nous ne pouvons nous empêcher de regretter pour chacun de ces arts en particulier cette coalition, ou plutôt cette promiscuité qui altère chacun dans son essence [...] — la peinture est plus belle sur un tableau isolé de Raphaël, dans la solitude d'une galerie du Vatican, que sur une toile de décoration d'opéra".<sup>5</sup>

S'appuyant sur l'autorité des Anciens, il déclare qu'"il y a de l'adultère entre un art et un autre art : leur vraie nature leur interdit certaines unions, sous peine de se diminuer en croyant se grandir.

---

1. C. F. L., 1858, T. V, Ent. XXIX, p. 281.

2. *Ibid.*, p. 282. cf. le *Voyage en Orient* I : 58. Il vénère les "nations poètes [...] qui ont remué toutes les grandes et pesantes idées de l'esprit humain, pour en construire des sagesse, [...] des arts, des systèmes, [...] des obélisques, des pyramides [...], voix muette avec laquelle elles parleront à jamais aux âmes grandes et généreuses".

3. C. F. L. 1858, T. V, Ent. XXX, p. 424.

4. Voir p. 75 de ce travail.

5. C. F. L., T. V, p. 425, 426.



L'antiquité le savait : La Grèce, qui avait tout inventé, n'avait pas inventé ces associations contre nature. Chaque art y était d'autant plus complet qu'il était plus isolé et plus lui-même." (p. 427).

## 2. LES ELEMENTS D'UN BEAU PAYSAGE

**Définition et rôle de l'imagination :** "L'imagination,<sup>1</sup> dit Lamartine, est une des grandes facultés morales dont l'homme est doué"; elle constitue presque "la moitié intellectuelle" de l'homme.

Son rôle est précieux pour le poète. C'est elle qui peint à l'homme "intérieurement ou immédiatement ce qu'il voit avec ses yeux, ou dans le passé, ce qu'il a vu avec sa mémoire, ou dans l'avenir, ce qu'il voit avec sa prévision et l'espérance".<sup>2</sup> Elle est chargée "de faire, pour ainsi dire, à notre raison ou à notre jugement, le rapport fidèle des impressions de plaisir ou de peine que lui donne ce monde extérieur". Pour la réalisation de cette opération, il faut qu'il y ait "primordialement, instinctivement et logiquement"... des sympathies et des antipathies entre le paysage et l'imagination... "En un mot, il faut qu'il y ait dans l'imagination de l'homme un type très confus, mais très infallible de la laideur ou de la beauté dans les choses et dans les lieux."<sup>3</sup>

L'impression ou le jugement<sup>4</sup> que tel ou tel paysage est beau ou laid "n'est pas une vaine fantaisie, une illusion que nous nous faisons à nous-mêmes en qualité de poète, d'artiste, de voyageur; c'est l'expression réellement ressentie de la beauté de ce coin du globe. [...] Le plus ou moins d'intensité de cette impression [correspond exactement au] plus ou

---

1. Dans le *Nouveau Voyage en Orient*, (1852) p. 169—177, à l'occasion d'une conversation avec Chambord, un compagnon de voyage, Lamartine nous livre des idées d'un grand intérêt sur l'imagination, sur les éléments qui constituent, d'après lui, un beau paysage.

2. *Nouveau V. en O.*, p. 170—171. Déjà, le 2 juillet 1849, il avait écrit : "L'imagination, c'est-à-dire, la mémoire qui revoit et qui repeint en nous". (*Préf. des Prem. Méditations*, éd. Hach., 1876, p. 2).

3. *Ibid.*, p. 171. Plus loin, il ajoute : "il y a en nous un sentiment inné de la beauté des lieux et des choses." (p. 173).

4. Lamartine lui-même établit une nuance entre ces deux termes : "les jugements du premier coup sont des impressions et non des jugements." *C. F. L.*, 1865, T. XX, Ent. 119, p. 243.

moins d'éléments de beauté réelle que ce site rassemble sous nos regards, pour les délices de notre imagination et ensuite pour l'analyse raisonnée de notre jugement".<sup>1</sup>

**Les éléments d'un Beau Paysage:** "Qu'est-ce donc qui est beau en soi pour notre imagination dans la nature?" se demande Lamartine. En premier lieu, il place "*la lumière* à la faveur de laquelle, dit-il, on voit tout, qui colore tout, qui peint tout, qui noie tout dans une vapeur transparente".<sup>2</sup> "*Un beau ciel* est donc un des éléments principaux de la beauté d'un paysage."<sup>3</sup>

Pour l'imagination de l'homme, "une beauté instinctive, naturelle involontaire" réside dans "*la grandeur*, cette "image de l'infini, son type suprême et éternel".<sup>4</sup>

"Ce sont ces anéantissements des sens de l'homme et de son esprit devant la masse ou l'étendue de l'horizon, [...] qui lui donnent le plus le sentiment de la suprême beauté, c'est-à-dire de la main du Créateur."<sup>5</sup>

Cette grandeur, l'homme la retrouve dans l'aspect de "*la mer*, ce miroir de l'infini rendu visible, et qui contient le plus de ce sentiment du Dieu sans mesure".

Après la mer, "ce sont *les montagnes*,<sup>6</sup> s'élançant à perte de vue dans l'éther [...] qui portent le regard et la pensée... jusqu'au mystère des mystères; le contact du créé et de l'incrée".<sup>7</sup>

1. *Nouveau V. en O.*, p. 172.

2. *Ibid.*, p. 173 (Lamartine énumère ces éléments d'après le paysage qu'il avait à ce moment-là sous les yeux : la vallée de Tyra en Turquie).

3. *Ibid.*, p. 174.

4. *Nouveau V. en O.*, p. 174. Lamartine ajoute : "Pour qu'un paysage contienne le plus de cet infini dans son cadre, il faut donc qu'il soit vaste et pour ainsi dire disproportionné à la petitesse de l'homme, qu'il l'écrase par son immensité".

5. *Nouveau Voyage en Orient*, p. 174.

6. Cf. Chateaubriand qui n'aimait pas les montagnes; il trouve qu'elles obstruent la plus grande partie du ciel... "on y manque 'd'air et d'espace [car] il n'y a pas assez d'air autour de leurs cimes'" (*Voyage au Mont Blanc*, T. VI, p. 344, 346, — cité par A. Poirier, *Les Idées artistiques de Chateaubriand*, thèse, 1930, p. 37).

7. *Ibid.*

Un autre élément de beauté dans un paysage, c'est la vue de ce qui repose, rafraîchit et désaltère les sens. [...] *Les eaux*<sup>1</sup> donnent [...] partout au paysage où elles abondent la lumière [...] le mouvement [...] le bruit qui semble converser avec l'homme [...] dans la solitude et dans le silence." (p. 175).

Un coin abrité du monde, la verdure qui offre une atmosphère de repos, toutes ces félicités cachées rendent le paysage plus beau qu'un autre à notre cœur.

Les *souvenirs*<sup>2</sup>, ainsi que les ruines, constituent la condition historique de beauté dans un paysage. Le paysage riche de souvenirs est "le linceul d'un monde enseveli"<sup>3</sup> avec ses races et ses civilisations.

Tels sont les genres de paysages qui trouveront, durant le voyage en Orient, un écho dans l'âme de Lamartine. Il s'attachera presque uniquement, dans sa description, à peindre ses éléments de beauté. Et dans l'expression de ces "éléments", émotion, pensée, imagination<sup>4</sup> sont si étroitement unies que le beau nous paraît toujours émaner de sa propre âme.

## B. — JUGEMENTS LITTÉRAIRES.

### 1. La poésie.

*Définition de la poésie* : Pour Lamartine, la poésie est le "mystère du langage". Elle "n'est ni le rythme, ni la rime, ni le chant, ni l'image, ni la couleur, ni la figure ou la métaphore dans le style; elle n'est même pas le vers; elle est tout cela dans la forme bien qu'elle soit aussi tout entière sans forme; mais elle est autre chose encore que tout cela : elle est la poésie."<sup>5</sup>

1. "La mer, écrit Lamartine en 1832, est aux scènes de la nature, ce que l'œil est à un beau visage". *Voyage en Orient*, I, 37.

2. Cf. Chateaubriand : "Un site ne vaut que par les souvenirs, écrit-il à Mme de Staël le 1er sept. 1805, plus les souvenirs sont poignants, plus le site est beau".

"L'illusion des noms est une chose prodigieuse". (*L'Itinéraire*, p. 398).

3. *Nouveau Voyage en Orient*, p. 177.

4. Pour le rôle de l'imagination chez V. Hugo, voir Mabillean, p. 31; Robertson, p. 428-et Barat, p. 269.

5. C. F. L., Ent. IV, p. 241, 242.

N'étant satisfait par aucune définition, Lamartine se sert pour définir la poésie, tantôt d'une périphrase, tantôt d'une ou plusieurs phrases juxtaposées qui indiquent ce qui le frappe le plus en elle<sup>1</sup> : harmonie et rythme.

*La création poétique* : Le mot *poésie*, pour Lamartine "veut dire *création*"<sup>2</sup> et cette création poétique, d'après lui, exige la réunion de six éléments.

La *mémoire* est le premier de ces éléments "parce qu'elle retrace les choses passées et disparues à notre âme".

L'*imagination* vivifie et colore ces choses dans le souvenir. Grâce au *sentiment*, les impressions abondent chez l'homme.

Le *jugement* crée l'ordre, la proportion, l'harmonie qui coordonne les souvenirs.

Le 5<sup>e</sup> élément, c'est le don d'exprimer, de donner "aux paroles la couleur, l'impression, le mouvement, la palpitation, la vie...". Il faut pour cela "que les langues soient déjà très riches, très fortes"... et que le poète soit "*une gamme* humaine aussi étendue que la nature..." (C.F.L., TV, p. 40, 41). Les notes de cette gamme doivent être très sonores et très vibrantes en lui.

Le chant étant une condition de la langue poétique, il faut que le poète ait le *sentiment musical*.<sup>3</sup>

---

1. Dans le *V. en O.*, il la désigne comme "la langue énergique et harmonieuse des images" I, 34 — cf. I, 336. Dans l'Avertissement de *Jocelyn* (janv. 1836) : "cette langue accentuée du vers qui donne du son et de la couleur à l'idée". — Dans le C.F.L. : "La poésie! ce chant de l'âme qui exhale ce qui nous semble trop divin en nous..." Ent. I, p. 63 (1856). — Et en 1864 "La nature chantée voilà toute la poésie" C.F.L. T. 18, Ent. 104, VI, p. 120. Mais, lorsqu'il en donne une définition, il ne sait dire que ce qu'elle n'est pas. (cf. C.F.L., Ent. IV, p. 241, 242).

2. C.F.L., T. V, Ent. 25, p. 39.

Cf. La Nouvelle Préface de *Jocelyn* : Saint-Point, 24 sept. 1840 : "Ecrire, c'est chercher à créer; quand l'imagination est devenue image, la pensée est devenue réalité; on a créé, et on se repose". (éd. Hach., F. Jouvet, p. 43).

3. A propos de "la Musique de Mozart", Lamartine parle des "concerts innotés des éléments" de la nature, et dit qu' "il est accordé à l'homme doué du sens musical d'y assister quelquefois". C.F.L., 1858, T. V., Ent. 29 p. 286, 287.

On constate donc que les qualités qu'il exige d'un poète sont plutôt innées. Telle est, d'ailleurs, sa conception du génie en général. "Le génie aussi est instinct, et non logique et labeur. Plus on réfléchit, plus on reconnaît que l'homme ne possède rien de grand et de beau qui lui appartienne, qui vienne de sa force ou de sa volonté; mais que tout ce qu'il y a de souverainement beau vient immédiatement de la nature et de Dieu."<sup>1</sup> Puissance de sensibilité, d'imagination, de raison, délicatesse du sens musical; à cela s'ajoute le goût de la solitude. Lamartine estime que le véritable poète doit se séquestrer complètement lui-même de toutes les occupations de la vie courante et s'enfermer "dans la solitude de son cœur, de la nature et de ses livres, comme le prêtre dans son sanctuaire".<sup>2</sup>

En outre, le poète doit avoir l'âme "naïve, comme celle des enfants, tendre et "compatissante" comme celle des femmes, ferme et "impassible" comme celle des juges et des vieillards."<sup>3</sup>

Le don indispensable à toute production poétique est l'*inspiration*. L'inspiration "est à la langue ce que l'explosion est à la pensée, c'est-à-dire la force et la soudaineté intérieure du sentiment qui le fait jaillir en feu et en flammes dans une harmonie divine. Ce don [...] est un mystère ..."<sup>4</sup>

Un poète doué de ces diverses qualités, doit encore faire preuve d'autres compétences indispensables à la création poétique (et c'est la part qu'on peut acquérir).

D'après Lamartine, il faut que le poète "soit un suprême philosophe, car la sagesse est l'âme et la base de ses chants". Il doit être législateur, guerrier, historien, voyageur — et encore éloquent et pieux. Il doit d'ailleurs "connaître la nature animée et inanimée, la géographie, l'astronomie, la navigation, l'agriculture, l'histoire, les arts, les métiers..."<sup>5</sup>

---

1. *Voyage en Orient*, I, 56.

2. *C. F. L.*, Ent. 23, p. 366.

3. *C. F. L.*, T. V, Ent. 25, p. 44.

4. *C. F. L.*, T. 28 (1869) Ent. 165, LXV, p. 144. Il démontre que Chateaubriand n'a pas reçu le don des vers.

5. *C. F. L.*, Ent. 25, p. 43. T. V.

On voit que Lamartine se montre un peu trop exigeant, d'autant plus exigeant qu'il entend souvent par poésie, "l'expression de l'idéal".<sup>1</sup> Or, le beau idéal, précise-t-il d'après Cicéron, c'est l'amour enthousiaste, la prière, la miséricorde, la charité du genre humain. Voilà le thème des poètes."

Quant au but primordial du poète, c'est de toucher le cœur. Le poète "écrit avec des larmes, dit Lamartine; son chef-d'œuvre est d'en faire couler."<sup>2</sup>

Pour la mise en œuvre de ces qualités, il faut une si grande force, une tension d'esprit si prodigieuse, que la création poétique en arrive à être presque exclusivement réservée aux hommes. Le poème, comme le discours, est une œuvre virile. "C'est le mystère de la langue plus que celui de la nature."<sup>3</sup>

*Conception de la poésie:* Lamartine a de la poésie une conception qui s'oppose nettement à celle de certains écrivains de son époque. Tandis que Chateaubriand prétend que la poésie est mensonge<sup>4</sup>, Lamartine soutient que "la poésie [...] est le resplendissement de la vérité"<sup>5</sup>; la vérité, en poésie aussi bien qu'en style, exige d'après lui l'exclusion de l'art et l'épanouissement de la spontanéité: "toute poésie spontanée, affirme-t-il, n'est point un art, mais [...] l'exubérance des forces de la nature".

Si la poésie n'est pas un art, elle n'en est pas moins "l'art des arts [car] la poésie seule, chante pour tous les sens à la fois, et pour l'âme, [...] centre divin et immortel de tous les sens."<sup>6</sup>

1. C. F. L., T. X, Ent. 57, XXVIII, p. 213.

2. C. F. L., T. V, Ent. 25, p. 44. Les jeunes gens fidèles au *Conservateur Littéraire* (1820) et à la *Muse Française*, (1823) affirmaient que la poésie devait être l'expression de l'âme. Voir Canat *La Littérature française au XIX<sup>e</sup> siècle* T. I, p. 40.

3. C. F. L., T. 26 (1868), Ent. 152, p. 107 (cf. p. 108, 109).

4. "Là, il n'y a point de poésie, dit Chateaubriand, où il n'y a point de menterie". (*Genie du Christianisme*, II, 1, 5 & III, III, 5). Cf. Marmontel au Mot *Poète*: "La tâche de l'orateur est de persuader la vérité, celle du poète, le mensonge connu pour tel". — cité par M. Bruneau, T. XII, p. 23.

5. C. F. L. T. 18, Ent. 104, VI, p. 120. Ainsi, réfute-t-il la définition d'Aristote qui prétend que "la poésie est un art d'imitation". *Ibid.*, p. 119.

6. C. F. L. Ent. 4, p. 248.

Vérité et beauté aussi : beauté dans l'expression, dans la pensée, dans le sentiment et dans l'imagination.<sup>1</sup> Ainsi, il exclut en même temps la mythologie et toute tradition poétique.<sup>2</sup>

*Evolution de sa conception de la poésie :* A trente ans, en 1820, la poésie était pour lui amour, prière, chant d'ivresse. En 1832, il en conçoit la puissance :<sup>3</sup>

"Langue immortelle [ ... ] que l'homme n'use pas." (Épître à W. Scott).

Il a commencé par le lyrisme ; puis, dans l'Avertissement de *Jocelyn*, il dit que "la poésie redevient sacrée par la vérité, [ ... ] religieuse par la raison, et populaire par la philosophie."<sup>4</sup>

C'est le Voyage en Orient<sup>5</sup> qui a élargi son horizon. En 1834, il déclare que la poésie de l'avenir ne sera plus ni lyrique, ni épique, ni dramatique<sup>6</sup> ; elle sera "philosophique, rationnelle, politique, sociale,"<sup>7</sup>.

---

1. C. F. L., Ent. 4, p. 248. — Le "vers, cette transcendance de l'expression, ce verbe du beau..."

2. "Je suis le premier, dit-il avec raison, qui ai fait descendre la poésie du Parnasse et qui ai donné à ce qu'on nommait la muse, au lieu d'une lyre à sept cordes de convention, les fibres mêmes du cœur de l'homme ...". (Préf. des *Premières Méditations*, 2 juillet 1849 — éd. Hach., 1876, p. 10).

3. Si la poésie ne fleurit pas à certains moments (vers 1820) c'est à cause du scepticisme et de la sécheresse des cœurs (v. Discours à l'Acad. 1er avril 1830). En 1834, il déclara qu'il n'avait personne, vers 1820, à qui il pouvait faire entendre la poésie de l'âme. Puis la société a changé d'âme et la poésie reste toujours "l'ange gardien de l'humanité". (*Destinées de la Poésie*, dans la *France Littéraire* P. 305, 313).

4. Avertissement, *Jocelyn* 15 janv. 1836 — éd. Hach., F., 1882 p. 38.

5. Dans le *V. en O*, — I, 481, 482, — Lamartine assiste à une scène où il entend de la poésie pastorale, de la poésie élégiaque, de la poésie sacrée et lyrique — et lui, il médite et écrit de la poésie philosophique.

6. Lamartine ne veut pas faire de la poésie dramatique pour une autre raison encore : "Le drame veut trop d'art et je ne suis pas assez artiste". *Nouvelles Méditations* 1823 — cité par Schérer (Ed.), *Etudes sur La Littérature Contemporaine* T. V. p. 215.

7. *Des Destinées de la Poésie* (p. 25 dans Introd. à *Jocelyn*, éd. Hach., F. J., 1882).

La poésie doit devenir "populaire"<sup>1</sup> et "suivre la pente des institutions et de la presse"<sup>2</sup>. On voit l'enthousiasme du nouveau député<sup>3</sup>. Lamartine tiendra toujours à la destinée philosophique de la poésie. En 1856, il écrira : "Toute poésie qui ne se résume pas en philosophie n'est qu'un hochet."<sup>4</sup>

**Poésie et Prose :** Ce sont deux langues qui diffèrent par leur nature même et de cette différence s'établit une distinction entre les thèmes que traite chaque langue.

"Entre le vers et la prose, il y a la même différence qu'entre le marbre statuaire ou le bronze et la terre dont l'artiste construit sa statue. La forme est la même, mais la durée ou l'immortalité sont différentes..."

"Mais le vers est de bronze et la prose est d'argile."<sup>5</sup> Comme les éléments de durée sont "plus réunis dans les vers que dans la prose", il est normal que la poésie chante "les choses divines, [ ... ] le

---

1. Stendhal, dans son manifeste *Racine et Shakespeare* (1822) reprenant une idée chère à Mme de Staël, affirmait que la littérature devait être l'expression de la société et qu'ainsi, l'art du XIX<sup>e</sup> siècle ne pouvait puiser ni dans le classicisme ni dans l'antiquité.

2. *Des Destinées de la Poésie*. Cette brochure parut en 1834 chez Gosselin, in 8°, 75 p. puis dans la *R. D. M.* du 5 mars 1834 p. 682-694 et dans la *France littéraire* de sept. 1834, p. 298—314. Elle a été insérée ensuite comme seconde Préf. aux *Prem. Méditations* à partir de l'éd. de 1849. Puis, Lamartine l'inséra entièrement ou en partie dans le *V. en O.* et comme Introd. à *Jocelyn*.

3. Lamartine était déjà député lorsqu'il a écrit cette brochure et on constate qu'il ne juge la destinée de la poésie que d'après ses propres aspirations. Cette confusion est fréquente chez les poètes lorsqu'ils se font théoriciens. Voir Citoleux, *La poésie philosophique au XIX<sup>e</sup> siècle*, p. 32.

4. *C. F. L. T.* II, Ent. 12 p. 481. Ailleurs, il écrit "La métaphysique et la poésie sont deux sœurs ou plutôt ne sont qu'une ..." cité par Citoleux *op. cit.* p. 37.

En 1841, Daniélo (*Le Chroniqueur de la Jeunesse* II, 249) non sans enthousiasme, félicite Lamartine de prêcher cette destinée qui permettra à la poésie d'être forte et grande au lieu de la réduire aux plaintes, aux gémissements, à la mollesse. Mais si Lamartine prêche bien, il cède, malgré lui, aux épanchements de son cœur qui se traduisent souvent en langueurs harmonieuses.

5. *C. F. L. T.* II, Ent. 165, LXX, p. 167—168 — cf. *T. X*, Ent. 57 : "La poésie [est] la langue de l'immortalité et la prose la langue du temps" (p. 212—213). cf. "*Des Destinées de la Poésie* : la poésie est "une langue moins fragile que la langue vulgaire". (dans Préf. de *Jocelyn*, éd. 1882, p. 31).



ciel et tout ce qui dépasse, dans l'impression des choses terrestres, l'humanité".<sup>1</sup> Tandis que la prose, langage de la raison, parle "des choses humaines, [de] la terre et tout ce qui s'y rapporte."<sup>2</sup> Donc, la poésie, "langue de l'immortalité et de l'absolu,..." ne doit pas se mêler de la politique [qui est] relative, "passagère et locale."<sup>3</sup>

Cette distinction, personne ne l'a imposée, sinon l'instinct,<sup>4</sup> et elle accorde à la poésie des qualités de force, de concision et d'harmonie.

*Supériorité de la Poésie:* Cette "transcendance du langage [ ... ] est l'explosion de la phrase éclatant comme le canon sous la charge qu'une main rigoureuse a introduite et bourrée dans le tube de bronze"<sup>5</sup>.

Le vers français est aussi "la dernière expression de la condensation, [ ... ] de l'énergie dans la parole. [ ... ] C'est la concentration de la pensée ou du sentiment dans peu de mots ; [ ... ] c'est l'idée, le sentiment, l'image, le son, la brièveté fondus ensemble d'un seul jet au feu de l'inspiration."<sup>6</sup>

Le rythme et l'harmonie font de la poésie "la transcendance du langage, [ ... ] de la vibration, de l'image, de la grâce..."<sup>7</sup> La poésie c'est "la parole chantée"<sup>8</sup>. Elle est "plus belle que la parole simplement

---

1. C. F. L. , Ent. IV, p. 243-245. cf. T. 28, Ent. 167, I, p. 274 et suiv.

2. *Ibid.* En d'autres termes, "le verbe familier s'est fait prose; le verbe transcendant s'est incarné dans les vers. L'un a discouru, l'autre a chanté. La poésie est la divinité du langage". (p. 245) En 1869, il dira: "la poésie est la noblesse du verbe". Ent. 167, I, p. 274.

3. C. F. L. Ent. 57, p. 212 : "Le vers se rabaisse en descendant du ciel ou du cœur aux misères fugitives du moment".

cf. *Des Destinées de la Poésie*, dans *la France Littéraire*, sept. 1834 p. 307.

4. C. F. L. , Ent. IV, p. 245. — l'instinct, "cette révélation sourde, mais impérieuse et pour ainsi dire fatale, de la nature dans notre ère et dans tous les êtres".

5. C. F. L. , T. 26, Ent. 152 (1866) p. 108 — "C'est, ajoute-t-il, la conception et l'enfantement de l'âme en un seul acte; c'est le délire raisonné surexcitant au dernier degré les facultés expressives de l'homme, mais c'est le délire se connaissant, se possédant [...] comme le coursier emporté qui tiendrait lui-même son propre frein".

6. C. F. L. , T. 26 Ent. 152 p. 108 — "C'est, ajoute-t-il, l'algèbre sans chiffres, qui abrège tout, qui dit tout, qui peint tout d'un seul trait."

7. C. F. L. , T. 26, Ent. 152, p. 108.

8. C. F. L. , T. V. (1858), Ent. XXV, p. 42.

parlée [parce que] "les sens et l'oreille de l'homme [sont] plus voluptueusement impressionnés par la cadence, par la symétrie, par la mesure et par la mélodie des sons et des mots que par les sons et les mots inharmoniques, jetés au hasard."<sup>1</sup>

Ainsi, "la poésie seule chante pour tous les sens à la fois et pour l'âme."<sup>2</sup> C'est grâce à cet élément musical que la poésie peut exprimer l'inexprimable, l'infini : "ce qu'on ne peut pas dire, on le chante."<sup>3</sup>

Même si les qualités de la poésie passent dans la prose, les vers restent "nécessaires à la vraie poésie". Ce n'est pas pour le sens ou l'idée, car "les plus belles pages de Chateaubriand, dit Lamartine, contiennent autant et plus de sens que les plus belles pages de vers; [les vers] n'en disent pas plus, mais ils le disent mieux."<sup>4</sup> Voilà le mystère dans leur beauté.

**Genres de poésie :** Lamartine n'a parlé que de quelques genres de poésie; il les a classés d'après leur degré de spiritualité ou d'intellectualité dans l'œuvre,<sup>5</sup> seul critère pour lui.

*La poésie lyrique :* Elle est plus spiritualiste que les autres "parce qu'elle s'adresse exclusivement à la plus haute des facultés humaines : l'enthousiasme".<sup>6</sup>

Pour que l'enthousiasme, le chant se manifestent, il leur faut une émotion inspiratrice qu'il appelle "le battant de l'âme".<sup>7</sup> L'amour

---

1. C. F. L., T. V, p. 42.

2. C. F. L., T. I, Ent. IV, p. 243.

3. C. F. L., T. II, Ent. VII, p. 49.

4. C. F. L. T. 28, Ent. 165, LXX, p. 166, 167. Lamartine ne veut pas confondre la prose et la poésie. Le 17 juin 1836, il écrit à Saint-Priest : "Je me repose quelques jours pour mettre un intervalle entre la stupide prose et les vers divins (je ne parle pas des miens!) ..." (cité par M. Guillemin, thèse, p. 91, n. 1).

5. C'est sur ces mêmes notions que Lamartine se base pour classer les poètes. Cf. C. F. L., Ent. IV, p. 268.

6. *Ibid.* — Dans la poésie lyrique, l'âme chante "ce que la simple parole parlée ou écrite lui semble insuffisante à révéler". T. V, Ent. 27, p. 164—65.

7. C. F. L., T. V. Ent. 27, p. 166.

et l'adoration sont les principales émotions. C'est le genre de poésie qui séduit et passionne Lamartine et qui a soulevé tant de critiques contre lui.<sup>1</sup>

*La poésie épique* : "Qu'est-ce que l'épopée ? C'est l'histoire imaginaire, l'histoire altérée par les fables, l'histoire encadrée dans la poésie..."<sup>2</sup> Les récits doivent être chantés avec une riche imagination et sur un mode sérieux.

*La poésie dramatique* : Lamartine réfute l'opinion d'Aristote qui déclare la tragédie supérieure au poème épique. — Ce qui fait la supériorité de l'épopée aux yeux de Lamartine, c'est qu'elle "est la nature entière, [tandis que], la tragédie n'en est qu'une partie".<sup>3</sup> — D'ailleurs, il trouve que les poètes dramatiques s'adressent à "deux facultés inférieures de l'esprit humain : la curiosité et la passion".<sup>4</sup>

*L'opéra* : Lamartine "préfère la musique non dramatique à la musique théâtrale".<sup>5</sup> Il n'aime pas l'opéra car celui-ci exige la "coalition" des arts. Le musicien s'y associe "au poète dramatique pour faire dialoguer, frémir, sangloter, crier, hurler sa musique dans ce qu'on appelle un opéra sur un thème donné par son poète. Il augmente l'effet matériel de son art ; mais il l'augmente en altérant sa nature, en abdiquant son indépendance, en mêlant un art à un autre et même à plusieurs autres arts, de manière à en accroître l'effet sur les sens, mais à en diminuer la véritable magie sur l'âme. (p. 425). La poésie est plus divine dans une page d'Homère [...] que dans la vocalisation d'un chanteur ou d'une cantatrice..."<sup>6</sup>

1. Daniélo dénonce chez Lamartine cette poésie langoureuse qui "énervé l'âme en corrompant l'esprit, en lui ôtant sa vigueur, en troublant l'intelligence..." *Mœurs Chrétiennes au Moyen-Age*, T. II, p. 252. Flaubert, toujours injurieux, écrit le 6 avril 1853 : "C'est à lui que nous devons tous les embêtements bleuâtres du lyrisme poitrinaire..." *Corresp.* III, 158.

2. *C. F. L.*, T. 16 (1863) Ent. 93, XII, p. 171. — Lamartine estime que l'Europe moderne n'aura plus de poème épique parce qu'elle a la Bible. Voir Ent. 8, p. 89.

3. *C. F. L.*, T. 18, Ent. 104, p. 131.

4. *C. F. L.*, (1856) Ent. IV, p. 269. Pourtant, il avait écrit en 1823 : "Le drame veut trop d'art et je ne suis pas assez artiste". (*Nlles Méditations*, L'apparition de l'ombre de Samuel, — Commentaire).

5. *C. F. L.*, 1858, T. V, Ent. XXX, p. 424.

6. *Ibid.*, p. 425, 426.

*La satire et l'épître* : La satire, "c'est l'explosion moqueuse ou virulente d'une âme plus sensible aux laideurs qu'aux beautés intellectuelles ou morales de l'humanité".<sup>1</sup>

L'épître, "sorte de lettre plus ou moins familière en vers, laisse bien plus de liberté et de souplesse au style".<sup>2</sup>

**Critique de la Poésie** : Il est donc étonnant et même regrettable de constater que Lamartine, après tant d'exaltation, a attaqué la poésie à plusieurs reprises.

Deux raisons peuvent justifier ses attaques : d'une part, son aversion pour la forme traditionnelle du vers; d'autre part, son rêve d'action politique.

*La forme de la Poésie* : Il se révolte contre "cette forme du vers. [...] Le rythme, la mesure, la cadence, la rime surtout, [lui] ont toujours paru une puérilité et presque une dérogation à la dignité de la vraie poésie"<sup>3</sup>. — "La poésie n'est pas dans cette vaine sonorité des vers, elle est dans l'idée, dans le sentiment, dans l'image..."<sup>4</sup>

"L'habitude de n'entendre ou de ne lire jamais la poésie que dans ces formes sonores et symétriques fit confondre la poésie avec le vers, la liqueur avec le vase..."<sup>5</sup> et réduisit le poète à n'être qu'un "assembleur de mètres et de rimes" au lieu d'achever "la création en la contemplant, en l'animant et en l'exprimant".<sup>6</sup>

---

1. C. F. L., Ent. 16, p. 259. La satire, "c'est la mauvaise humeur de l'esprit chez les hommes qui, comme Boileau ou Horace, ne font que la satire des œuvres; c'est la mauvaise humeur de la vertu chez les hommes qui, comme Juvénal, font la satire des mœurs". (*Ibid.*) — Comme l'âme de Lamartine est noble et tendre, "la satire ne figure pas au nombre de genres littéraires très étendus où Lamartine a versé son inspiration". (Ch. de Pomairols, *Lamartine : Etude de morale et d'esthétique*, Paris, Hach., 1889, p. 162).

2. *Ibid.*

3. C. F. L., Ent. 4, p. 263.

4. *Les Confidences*, (1849) Livre XII, 13, p. 415 — "Changer la parole en musique, ce n'est pas la perfectionner, c'est la matérialiser". *Ibid.*

5. C. F. L., Ent. 4, p. 266.

6. *Ibid.*, p. 267. Il fait ici allusion à Pascal qui trouvait le poète "aussi méprisable qu'un joueur de boule". — Si Lamartine s'est plié aux exigences du vers, c'était uniquement, dit-il, "par imitation et par habitude". (*Ibid.* p. 263).

L'inspiration du poète doit pouvoir prendre un libre essor et non se laisser asservir à cette "condition arbitraire et humiliante ... [ce] jeu d'enfant ... [qui] consiste à faire marcher l'expression de sa pensée sur des syllabes tour à tour brèves et longues, comme une danseuse de ballets qui fait deux petits pas, puis un grand sur ses planches ...". Il est puéril de couper "Les vibrations de l'âme [en] deux hémistiches [...] comme l'archet du chef d'orchestre coupe l'air en deux pour l'exécutant".<sup>1</sup>

*Action et Pensée* : Lamartine estime que l'homme peut atteindre à deux grandeurs de deux natures différentes, "celle de la plume et celle de l'épée".<sup>2</sup> Lamartine aspire à réunir les deux grandeurs,<sup>3</sup> ainsi que l'admettait l'antiquité. Mais la France contemporaine l'exaspère par son préjugé des "hommes spéciaux", c'est-à-dire "des hommes qui ne savent faire qu'une seule chose."<sup>4</sup>

Cependant, comme il craint que ce préjugé ne le fasse "rejeter comme un intrus de toute candidature diplomatique"<sup>5</sup>, il se met à dénigrer la poésie et la carrière poétique. Il commence par renier "cette épithète de poète"<sup>6</sup> qu'on lui décernait.

Il n'admire que les hommes d'action;<sup>7</sup> il se croit appelé à cette vie depuis sa naissance.<sup>8</sup> S'il avait fait quelques poèmes, ce n'était

---

1. C. F. L., Ent. IV, p. 264.

2. C. F. L. T. 28, Ent. 164, LXIX, p. 123.

3. V. en O., I, 125 : "Le beau serait de réunir les deux destinées, [...] il n'y a cependant aucune incompatibilité". — cf. *Chute d'un Ange*, Avert., VII — et C. F. L. Ent. XXIII, II, p. 368.

4. C. F. L. T. 10, Ent. 58, p. 234. Lamartine attaque avec fureur "ce préjugé inventé par la médiocrité pour s'en faire un rempart contre la concurrence du talent multiple".

5. *Ibid.*

6. Epithète lancée par ses ennemis, croit-il, pour nuire à sa carrière politique. Voir son "Discours à une députation d'étudiants" dans Ch. Alexandre : *Souvenirs sur Lamartine*, p. 102.

7. Il voudrait "être un Napoléon sans épée au côté" ou un Voltaire dont il n'y a pas une parole "qui n'ait eu sa part dans les choses publiques". v. Legouvé : conférence du 16 janv. 1876. p. 14.

8. "J'étais né pour les grandes affaires d'Etat..." (*Mémoires* de Lamartine — cité par Batlé dans *Mercure de France* du 15 janv. 1906). Et dans le *Voyage en Orient*, II, 114 : "J'étais né pour l'action. La poésie n'a été en moi que l'action refoulée; j'ai senti, j'ai exprimé des idées et des sentiments dans l'impuissance d'agir". =

qu' "un accident, une aventure heureuse [...] dans [sa] vie [car] chanter n'est pas vivre; c'est se délasser ou se consoler par sa propre voix".<sup>1</sup>

"La poésie, écrit-il à G. de Bienassis,<sup>2</sup> ne doit être que le délassement de nos heures de loisir, l'ornement de la vie. Mais le pain du jour, c'est le travail et la lutte."

Il ne manque pas une occasion de répéter cette assertion,<sup>3</sup> il veut montrer que la poésie ne l' "a jamais possédé tout entier".<sup>4</sup> D'après lui, la poésie ne doit occuper que le début de la vie, "poésie de l'amour et du bonheur", et la fin de la vie "poésie religieuse... qui aspire uniquement à Dieu"; au milieu, c'est "le travail, la guerre, la politique, la philosophie".<sup>5</sup>

Mais "le plus beau poème du monde "ne vaut pas" un seul jour de grande action politique".<sup>6</sup> Les poèmes ne sont que des "petites

---

= A 73 ans, dans le *C.F. L.*, il persiste à répéter "qu'il y avait dans [sa] nature plus de l'homme d'Etat et de l'orateur politique que du chantre contemplatif de [ses] impressions de 20 ans".

1. Préf. des *Prem. Méditations*, 2 juillet 1849 — p. 20, 21.

2. Le 6 déc. 1835.

3. "Le poète n'est pas tout l'homme, dit-il. La pensée et l'action peuvent seules se compléter l'une l'autre. C'est là l'homme". L'homme qui ne fait que "cadencer ses rêves" jusqu'à la fin de sa vie "serait une espèce de baladin propre à divertir les hommes sérieux". (Avert. de *Jocelyn* p. 39).

"Le labeur social est le travail quotidien obligatoire de tout homme qui participe aux périls et aux bénéfices de la société". (*Chute d'un Ange*, Avert., VII) Cf. Deschanel, "*Lamartine*" I, 281.

"Je n'ai fait des vers, dit-il encore, que comme vous chantez en marchant. [...] Cela marque le pas et donne la cadence aux mouvements du cœur et de la vie. Voilà tout". (Préf. des *Recueils*, déc. 1838, p. X).

4. Préf. des *Méditations*, p. 21. — La poésie "n'a jamais été qu'une douzième tout au plus de ma vie réelle". Lettre à Léon d'Ouille, 1er déc. 1838 servant de Préf. aux *Recueils*, p. IX. Sainte-Beuve cite ce passage et le critique dans *Portraits Contemporains*, 1. 115. Lamartine prétend que la poésie n'était pour lui "que ce qu'est la prière, le plus beau ... des actes de la pensée, mais le plus court." Préf. des *Recueils*, p. X.

5. Préf. des *Méditations*, (2 juillet 1849) p. 23, éd. 1876. Il propose comme idéal, la vie de David : poète au printemps de ses années, guerrier et roi au milieu, prophète à la fin.

6. *Annales de l'Académie de Mâcon* 1912, p. 267 — Pascal avait dit à peu près la même chose de la Philosophie en estimant qu'elle ne valait pas "une heure de peine".

vanités d'amour-propre, [bons] pour les vains engouements de société que donnent de *misérables* succès littéraires".<sup>1</sup>

*Il célèbre la prose* : En célébrant les dons de l'orateur,<sup>2</sup> il continue à dénigrer la poésie, "la langue de l'enfance des peuples" et déclare "la prose, la langue de leur maturité".<sup>3</sup> Il trouve qu' "il y a plus de liberté" dans la prose que dans la poésie. Dans la prose des grands écrivains, ajoute-t-il, "il y a plus de véritable poésie [...] qu'il n'y en a dans nos vers".<sup>4</sup> La prose est supérieure, dans la description, à la poésie qui "pleure bien, chante bien; mais [qui] décrit mal".<sup>5</sup>

*Il se déclare amateur en littérature* : Maintenant qu'il trouve que "la plume [...], hochet du talent [et qu'elle] n'est rien devant l'épée",<sup>6</sup> il se déclare "amateur de poésie et de littérature,<sup>7</sup> [...] un de ces hommes qu'on appelle en italien un *dilettante*. Il se complaît dans ce rôle d'amateur, "le meilleur rôle dans tous les arts, et même dans toutes les carrières de la vie civile; on goûte, on jouit, on juge, on s'essaye, et on ne se compromet pas".<sup>8</sup> Conception bizarre du courage chez un homme qui se déclare né pour l'action et la lutte ! Ce "dilettante" capricieux

1. Lamartine, *Mémoires*, cité dans *Mercure de France* du 15 janv. 1906 par Batlé. Cf. C. F. L. T. 10, Ent. 28, p. 234, où il dit que la carrière politique est préférable "mille fois à quelques battements de mains [...] ou de cœur des poètes ou des femmes de salons de mon temps".

2. Cf. sa Lettre à Virieu, du 22 septembre 1835, "Je vois se réaliser ce que j'avais toujours senti, que l'éloquence était en moi plus que la poésie, qui n'est qu'une de ses formes, et qu'elle finirait par se faire jour..." — "J'ai l'instinct des masses", dit-il à son père, le 17 janv. 1834.

3. *Les Confidences*, Livre XII, p. 415 (éd. Perrotin, 1849, in 8°).

4. C. F. L., Ent. 4, p. 266, 267.

5. *Harmonies* I, Commentaire. Cf. M. Daniélo, dans sa traduction de l'anglais Digby : "*Les mœurs Chrétiennes au moyen-âge*" T. II, Paris, Poussielgue-Rusand 1841, in 8°, *De la Poésie Actuelle*, p. 234-367.

Il montre que la prose triomphe et que les qualités de la poésie y sont passées.

6. C. F. L., T. 12, Ent. 70, p. 221.

7. C. F. L., T. 14, Ent. 23, p. 365. Quelques mois après, il écrit : "Je ne fus jamais qu'un amateur désœuvré du beau, qui esquisse et qui chante au hasard, sans savoir le dessin ou la musique [tandis que] Hugo fut un souverain artiste". T. 14, Ent. 83, p. 313.

8. C. F. L., T. 10, Ent. 58, p. 230.

ne veut plus se préoccuper de l'effet de ses ouvrages sur le public: "Ce que j'écris, dit-il à Virieu à propos du *Voyage en Orient*, me plaît infiniment pendant que je l'écris, cela suffit. Après, tout me dégoûte, mais, c'est égal".<sup>1</sup>

Pourtant, il n'avait pas l'intention d'abandonner complètement la poésie, "sa seconde vie ici-bas". En 1834, il écrit: "La pensée politique et sociale [...] m'arrache pour deux ou trois ans au plus aux pensées poétiques et philosophiques que j'estime à bien plus haut prix que la politique. La poésie, c'est l'idée; la politique, c'est le fait; autant l'idée est au-dessus des faits, autant la poésie est au-dessus de la politique. Mais, ajoute-t-il avec une certaine réserve, l'homme ne vit pas seulement d'idéal".<sup>2</sup>

Après sa chute en politique, il regrette de ne pas avoir "concentré toutes les forces de [sa] sensibilité, de [son] imagination et de [sa] raison dans la seule faculté poétique".<sup>3</sup>

Quelques mois avant sa mort, il n'accorde l'immortalité qu'à la pensée. "L'action est du domaine des choses mortelles; rapide, troublée, incomplète, imparfaite, comme elles; la pensée est idéale, pure, complète, parfaite comme l'idée."<sup>4</sup>

Déjà, en 1856, il déclare qu'il est "redevenu franchement et exclusivement Homme de Lettres."<sup>5</sup>

---

1. Lettre à Virieu datée de St. Point, 19 Oct. 1834 (*Corresp.* T. V, 48) — Cf. Legouvé, *Lamartine*, conf. 16 janv. 1876, p. 10. — R. D. M. du 15 janv. 1892, p. 446 et Lanson, *Hist. de la Litt. Fr.*, 1895, p. 929.

2. *Des Destinées de la Poésie*, 1834 — cité par Lalo, p. 133.

3. C. F. L. T. IV, Ent. 23, p. 366, 367. Cf. Ent. 19, p. 61: "Plût à Dieu que je n'eusse jamais touché comme Musset à ce fer chaud de la politique". Il constate qu'il aurait pu être "un grand poète [mais] il aurait fallu pour cela que la destinée [lui] eût enfermé plus hermétiquement et plus obstinément toutes les carrières de la vie active". Ent. 23, p. 366, 367. Cependant, il ajoute encore: "Je regrette bien davantage encore de n'avoir pas suffisamment agi que de n'avoir pas suffisamment chanté. Qu'est-ce que l'action, en effet, si ce n'est une poésie réalisée?" (*Ibid.*, p. 368) Chez lui, comme chez Chateaubriand, la politique devient un besoin physique, "une dépense d'énergie surabondante". Voir M. P. Moreau dans *Revue des Cours et Conférences*, 15 mars 1928, p. 628.

4. C. F. L., T. 28, Ent 164, LXIX, p. 123.

5. C. F. L., Ent. I, p. 78 — cf. p. 69.



*Contre cette attitude de Lamartine :* Lamartine en reniant sa lyre de poète, a soulevé contre lui à la fois ses ennemis politiques et les amateurs de sa poésie.

En 1836, Daniélo s'étonne que "le brillant et l'heureux Lamartine [aille] jusqu'à regretter d'avoir fait des vers." <sup>1</sup>

Xavier Aubryet, plus indigné, ridiculise le "délire" de Lamartine proférant "ce gros blasphème contre les vers." Il l'accuse de vouloir "flatter l'époque [en faisant] couler dans le ruisseau, devant la prose, le vin généreux de [sa] poésie." <sup>2</sup>

La *Revue Illustrée*, en 1887, se contentera de commenter l'attitude de Lamartine en disant qu'il faisait ainsi "en faveur de la prose, [une] profession de foi que ne désavouerait pas un naturaliste fieffé." <sup>3</sup>

Loménie s'attriste, en voyant Lamartine traiter "cavalièrement cette poésie qui a fait sa gloire à lui et notre bonheur à tous." <sup>4</sup>

Dans cette évolution, la pensée de Lamartine ne manque ni de sincérité, ni d'unité. Ses enthousiasmes gratuits pour la poésie se transforment en une espèce d'exaltation de l'action, en corrélation avec son désir et sa découverte de l'activité politique. Mais, ne reste-t-il pas toujours poète dans ses discours et dans sa politique en général ? <sup>5</sup>

---

1. Julien F. Daniélo : "*Le Chroniqueur de la Jeunesse des deux Sexes*" (6 T. en 3 vol). T. V, Janv. 1836 : "La poésie actuelle". p. 42 — Daniélo estime que c'est un "regret" coupable, car les vers de Lamartine appartiennent "à l'humanité tout entière" et il lui recommande "de rester toujours humblement courbé à l'autel des muses".

2. X. Aubryet : "Lamartine et A. de Musset" dans *l'Artiste* du 16 août 1857, p. 357 — 360. Ce critique acharné défie Lamartine de mettre *Le Lac* en prose, sans le décolorer et regrette que "le *V. en O.* ne soit pas en vers".

3. La *Revue Illustrée* du 15 oct. 1887, p. 112.

4. Loménie : *Galerie des Contemporains Illustres* (1840) T. I. p. 27. Il rappelle combien Goethe a regretté la nomination d'Uhland, le Béranger de l'Allemagne, comme député à Wurtemberg.

5. Le 4 mars 1848, à une délégation d'étudiants, qui le remerciaient d'avoir conservé les couleurs nationales et lui déclaraient que les qualités du poète n'excluaient pas en lui celles de l'homme d'Etat, Lamartine dit : "Eh ! que faisons-nous donc Messieurs, que fait aujourd'hui notre pays, si ce n'est la plus sublime de toutes les poésies ?" (cf. P. Hazard dans *Revue des Cours et Conf.*, déc. 1922, p. 95).

## 2. L'éloquence,

"L'éloquence est la littérature directe et parlée : la plus passionnée, la plus impressive, mais la plus fugitive de toutes les littératures."<sup>1</sup> Pour qu'elle survive "à la circonstance ou à la passion qui la fait naître", il faut "que l'orateur soit en même temps un écrivain accompli" tels "Démosthène, Eschyle, Cicéron, Bossuet [ . . . ] hommes qui en parlant au jour, gravent pour l'éternité"<sup>2</sup>

"L'ordre dans les idées et dans les faits, la clarté et la force dans le langage, la chaleur dans les sentiments, l'agrément même dans la diction, sont les conditions sans lesquelles l'orateur ne peut ni commander l'attention, ni communiquer la conviction aux assemblées publiques." A ce point de vue, Démosthène et Mirabeau sont "les deux seuls dignes de ce nom". (*V. en O.*, I, 124).

Lamartine orateur s'intéresse inévitablement au style éloquent ; et le style de Rousseau, surtout dans les *Confessions*, lui paraît "le style éloquent dans l'acception la plus haute du mot..."; ce style, c'est l'éloquence parlée par la page muette ; c'est la plume prenant la parole."<sup>3</sup> Pourtant, une dizaine d'années après, (en 1868), il trouve que Rousseau n'est qu'un déclamateur, mais "le plus sublime des déclamateurs"<sup>4</sup>. Et ses déclamations ne lui plaisent pas, car elles charment l'esprit, mais ne touchent pas longtemps le cœur ; le cœur sent vite qu'il est dupé par un sophiste de sentiment."<sup>5</sup>

Lamartine n'aime point la déclamation. Si elle "est vide et froide, elle prouve le néant de l'âme ... [ et si ] elle est pleine et chaude, elle prouve la surabondance d'idées. L'une est l'hypocrisie du sentiment, l'autre n'en est que l'exagération."<sup>6</sup>

---

1. C. F. L. T. 11, Ent. 63, V, p. 167.

2. C. F. L. T. 11, Ent. 63, V, p. 167—168.

3. *Ibid.*, Ent. 9, p. 168, 169.

4. *Ibid.*, T. 26, Ent. 152 p. 113.

5. C. F. L., T. 24, (1867) Ent. 141, XVI, p. 642.

6. C. F. L., T. 26, (1868) Ent. 152, p. 112.

Le sort de l'orateur séduit Lamartine, il le trouve même "plus séduisant que le sort du philosophe et du poète"<sup>1</sup>. Mais ni ce qu'il dit, ni ce qu'il fait n'est durable; tandis que le poète "vit toujours [...] aussi puissant sur l'âme de ses lecteurs; son sort est moins humain, mais plus divin. Il est au-dessus de l'orateur." (*V. en O.*, I, p. 124 et 125).

Préfère-t-il donc être poète à être orateur? Non: "Le beau serait de réunir les deux destinées" (p. 125), car il n'y a "aucune incompatibilité entre l'action et la pensée dans une intelligence complète". (*Ibid.*) Mais ses ennemis politiques n'en croyaient rien et Lamartine luttait avec acharnement pour la réalisation de ce rêve.

### 3. La critique.

*Définition et nécessité de la critique*: "La critique est la logique des arts, de l'art de penser et d'écrire, comme de tous les arts"<sup>2</sup>. Même le génie, à son insu, doit être gouverné par cette logique des arts; sinon, "le génie ne serait qu'une sublime démente" et son œuvre n'aurait "ni proportions, ni convenance, ni mesure" (*C. F. L.*, Ent. 16, p. 321).

Loin d'être "un caprice ou d'esprit ou du goût", la critique doit être la manifestation et l'application de la logique absolue, divine et intime aux œuvres de l'esprit ou de la langue.

*Le rôle de la critique*: Ainsi conçue, la critique devient une "sorte de conscience de l'esprit qui, au lieu de nous dire: Cela est bien, cela est mal, nous dit avec la même autorité: Cela est beau, cela est laid; cela est proportionné, cela est disproportionné [...]; cela est dans la vérité ou cela est dans la chimère." (p. 322).

Toute création de l'intelligence humaine gagne ainsi à être surveillée et modérée par de vrais critiques, "ces logiciens des arts, ces logiciens de la langue". (p. 323).

L'autorité du critique augmente s'il est capable "de joindre l'exemple à la leçon et de produire des œuvres de talent irréprochables"<sup>3</sup>.

---

1. *V. en O.*, I, 124.

2. *C. F. L.*, Ent. 16, p. 320.

3. *C. F. L.*, Ent. 16, p. 323 — Il donne, comme exemple, Boileau "qui fonda le gouvernement de goût". (p. 326).!

*Critique de forme et critique des principes:* Lamartine estime que la critique qui "touche simplement à la forme d'un livre [...] est toute-fois secondaire. Question de grammaire, question de goût."<sup>1</sup> Cette sorte de critique "dénigre beaucoup, elle ne produit rien". Aussi, la réserve-t-il volontiers aux "esprits stériles", car, dit-il ailleurs,<sup>2</sup> "celui qui peut créer, dédaigne de détruire." — Pour se consoler "de leur impuissance", les esprits "méticuleux et jaloux" s'y adonnent et se plaisent à montrer "les imperfections des œuvres d'autrui." (Ent. 70, p. 185).

Bien supérieure est la critique "qui touche à la morale, [cette] conscience du genre humain." (p. 186) "Au lieu d'être une controverse de mots", elle devient "une sévère correction de principes". (*Ibid.*)

Reconnaissant ses fautes, Lamartine pardonne généreusement aux critiques sévères et se contente "amplement" des lettres d'admiration. "Je puis sans peine oublier toutes les critiques fondées, ou non, qui m'ont assailli sur ma route, et d'abord, j'ai la conscience d'en avoir mérité beaucoup."<sup>3</sup>

---

1. C. F. L. , T. 12, (1861) Ent. 70, p. 185.

2. C. F. L. , T. 21 (1865) p. 36 (Lamartine avait écrit cette phrase, à l'âge de 20 ans, à Byron.

3. *Des Destinées de la Poésie*, dans Préf. de *Jocelyn*, p. 31, éd. Hach. , 1862.